

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., EDITEURS

2 CENTS LE NUMERO

LE DUC DE KANDOS

DEUXIEME PARTIE — L'INCENDIAIRE

V — LE VISITEUR

Cet exercice terminé, Louis Clermont reprit la parole.

—Maintenant, il faut dormir, dit-il d'un ton net. A demain les affaires sérieuses.

—Volontiers, répliqua leur hôte, car je ne puis tenir mes paupières ouvertes.

—Dors donc sans la moindre crainte, répondit Cuchillo : nos chiens veillent, et après tes émotions et tes fatigues d'aujourd'hui, le sommeil seul te rendra complètement tes forces épuisées.

Cuchillo n'avait pas fini de parler que déjà l'étranger, roulé dans sa couverture, dormait les poings fermés.

Cuchillo se rapprocha de Louis Clermont.

—Pourquoi m'as-tu fait signe de me taire, tout à l'heure, lui demanda-t-il à voix basse, quand il a raconté qu'il venait de Chivilcoy ?

—Parce qu'il mentait, répliqua son compagnon sur le même ton.

—Je le crois aussi.

—C'est un homme qui a fait un mauvais coup et qui fuit.

—Possible ! Mais ce

n'est peut-être aussi qu'un malheureux égaré !...

—Un vrai gaucher ne s'égaré pas dans la pampa, et ne tue pas son cheval, à courir comme un forcené, sans raison.

—Il y a du vrai... dans ton observation.

—Il a le regard inquiet, il tressaille pour le moindre mot...

—Oui, je l'ai remarqué.

—Et, dans son allure, on constate autant et plus d'angoisses morale que de fatigue physique.

—Eh bien, que nous importe ?

—Puis, continua Louis Clermont sans écouter Cuchillo, quand je me suis penché, en lui donnant le maté, j'ai remarqué

une chose singulière...

—Laquelle ?

—Un côté de sa barbe est brûlé...

—Bûlé ! Es-tu sûr ?

—Parfaitement.

—C'est étrange ; mais qu'est ce que c'est la preuve ?... Une étincelle de sa cigarette peut avoir atteint le poil...

—Tout cela ne serait rien.

—Quoi donc ?

—Il me semble que cet homme n'est inconnu... Ses traits, sa voix... me rappellent... je ne sais quoi... ce doit être lointain... Enfin, de main, au grand jour, je verrai bien...

—Et toi que tu ne vas pas à Buenos-Ayres ? Nos provisions sont épuisées, et c'est ton tour, ajouta Cuchillo avec un soupir étouffé.

Suggéra-t-il à la Marquitta qu'il aurait vu, s'il avait pu se rendre à Chivilcoy ?

—S., j'aurais dû d'ailleurs, pour arriver au jour naissant... et je serai de retour vers midi



« J'ai l'honneur de te présenter M. le marquis Paul de Kandos... »

...Tu le feras manger... tu le veilleras, tu le garderas... Il faut que je le voie... que je sache si je me trompe ou non.

—Comme tu voudras ; mais à quoi cela t'avancera-t-il ?

—On ne sait jamais, mon fiston. La fortune peut se présenter sous toutes les formes.

—Même sous celle de ce pauvre diable affamé, et qui m'a

l'air, comme à toi, de quelque bandit fuyant la justice ?... Je ne le crois pas...

— Pourquoi pas ? C'est en cherchant toujours et en ne dédaignant rien, qu'on trouve quelque fois !

VI

OU L'ON VOIT SI LES PRESENTIMENTS DE LOUIS CLERMONT ÉTAIENT OU NON FONDÉS.

A minuit, Louis Clermont se réleva de lui-même, et jeta un rapide regard autour de lui. Tout était calme dans le campo, où régnait le grand silence du désert, interrompu seulement par le cri de quelques oiseaux de nuit s'appelant et se répondant, à de longues distances.

Le nouveau venu dormait profondément dans la position même où le sommeil l'avait terrassé !

Quant à Cuchillo, étendu près du feu à présent éteint, il avait les yeux grands ouverts, et il était évident qu'il n'avait cessé de veiller.

Cependant, dès qu'il s'aperçut que son compagnon se levait, il ferma brusquement les paupières et affeta une immobilité absolue.

Mais, quelque rapidité qu'il y mit, l'œil inquisiteur de Clermont avait tout vu, et il ne fut pas dupe de cette comédie, bien qu'il fit semblant de croire au sommeil de l'enfant naturel de Mlle Prunau.

Il haussa les épaules en silence, avec un air de pitié dédaigneuse, se glissa sans bruit vers l'un des chevaux qui stationnaient, les étraves aux pieds, près de la lourde et longue voiture, lui mit une selle, lui passa un mors ; mais au moment de s'élaner dessus, il s'arrêta, revint à pas de loup près de l'inconnu endormi, et se pencha avec précaution pour essayer, encore une fois, de distinguer ses traits.

Tentative inutile. La lueur des étoiles éclairait seule l'immensité, et l'un des bras du dormeur ramené sur son visage achevait de rendre cette inspection absolument impossible.

Clermont se redressa avec un geste d'impatience, se rapprocha de son cheval, se mit en selle, et, enfouissant dans les flancs de sa monture l'angle coupant de ses larges étriers d'argent massif, ne tardera pas à disparaître, en soulevant un nuage de poussière, à travers la pampa unie comme un lac au repos.

Pour se rendre du corral à Buenos Ayers, quatre heures de galop pouvaient suffire à un gaucho, et Louis Clermont n'y mit pas davantage.

Il arriva donc au but de sa course avant le lever du jour, et gagna, à l'entrée de la ville, à l'extrémité de la calle Esmeralda, une « fonda » (auberge), où les bergers du campo ont l'habitude de s'arrêter, et qui leur sert de lieu de réunion et de rendez-vous.

Il y trouva, malgré l'heure matinale, nombreuse société de gauchos attablés, buvant et jouant avec cette passion que les hommes de race espagnoles dans les colonies, ont pour les jeux de cartes.

On y causait de plus, bruyamment, d'un événement grave, arrivé l'avant-veille dans la nuit, et dont nous aurons à reparler avant peu, car c'est cet événement qui décida de la destinée de tous nos personnages.

Louis Clermont se fit mettre au courant de l'affaire, se renseigna minutieusement, avec un grand sang-froid et une habileté de juge d'instruction, malgré l'émotion assez vive qu'il paraissait ressentir, et n'y ayant plus rien à apprendre des conversations et des récits dont il s'était fait l'auditeur attentif, pendant plus

d'une heure, il sortit, et se livra seul à une inspection approfondie des lieux où s'était accompli le drame, dont tout Buenos Ayers était encore bouleversé.

Il savait évidemment ce qu'il voulait savoir ; il avait appris ce qu'il pouvait apprendre, quand le jour parut ; il s'acquitta rapidement des divers achats dont la nécessité l'amena à la ville, et sans perdre une minute, remonta à cheval, et reprit le chemin du corral, au triple galop, s'inquiétant peu de l'état de sa monture, comme l'avait été, le jour précédent, le gaucho qui était venu mourant, partager leur repas et dormir près d'eux.

Vers midi, ainsi que l'indiquait la hauteur du soleil, il arrivait au campement, chargé d'une provision de viande, de maïs, et de cartouches pour les revolvers et les carabines.

Il s'aperçut Cuchillo qui semblait l'attendre avec impatience.

— Eh bien, lui dit vivement Louis Clermont, en sautant à bas de son cheval couvert de sueur et de sang, l'autre est toujours là ?

— Oui.

— Que fait-il ?

— Rien. Il dort encore. Je n'ai pas réveillé le pauvre diable. Il a surtout besoin de repos.

— Bien. Je vais le réveiller, moi. D'ailleurs, il fait jour à présent, et je verrai son visage.

— Mais, qu'as-tu donc ? demanda brusquement Cuchillo qui le regardait avec attention. Est-ce qu'il t'est survenu quelque chose ?

— Pourquoi cela ?

— C'est que tu sembles préoccupé... agité... ému...

Louis Clermont fixa, pendant une seconde, ses yeux fixés sur son interlocuteur, avec une hésitation et un embarras visibles...

— En effet, j'ai appris quelque chose...

— Quoi donc ?

— Tu le sauras tout à l'heure, fit-il avec un geste intraduisible, en détournant son regard du regard de Cuchillo.

— Que signifie ce mystère ? un malheur, n'est-ce pas ? As-tu vu la Marquise ?

— Non ! répliqua brusquement le vieux bandit.

— Ah ! fit Cuchillo avec défiance. Mais tu as entendu parler... tu t'es informé d'elle...

— Ah ! Non... de D... ne m'interroge pas... Tout à l'heure... Cela ne presse pas, grommela-t-il entre ses dents.

Cuchillo avait pâli.

Il savait cette femme avec passion et avec souffrance. A chaque instant, il devait s'éloigner d'elle, rester de longues semaines, des mois, sans recevoir de ses nouvelles, car la petite poste n'existe point dans le désert.

Chacun d'eux allait, à son tour, à Buenos Ayers ; quand c'était le tour de Clermont, il lui rapportait toujours un mot de souvenir de la jeune femme qu'il aimait voir.

Cela lui donnait la force d'être patient.

C'est pour ce motif qu'il guettait, anxieux, le retour de son compagnon ; et, pour la première fois, celui-ci lui répondait :

— Je n'ai pas vu la Marquise. Je te dirai tout à l'heure ce que j'ai appris sur son compte.

Insister était inutile. Cuchillo connaissait son ami. L'interroger n'eût servi de rien. Ils se seraient querellés... et il n'aurait rien su, avant le moment fixé dans l'esprit du sergent pour parler. D'ailleurs, Louis Clermont lui avait tourné le dos, et s'était dirigé vers l'endroit où leur hôte de la veille devait encore reposer.

Il était là, en effet dormant toujours.

Sa posture n'avait pas changé.

Oermont s'approcha du dormeur, et, écartant, sans précaution le bras qui lui cachait en partie le visage, il le regarda avidement.

Le soleil, au haut de l'horizon, jetait à présent des flots de lumière crue, et le dormeur, étendu sur le dos, montrait ses traits avec toute la netteté désirable.

Louis Clermont resta penché sur lui, pendant quelques secondes, puis se redressa, l'air profondément surpris, se retourna et dévina, à son tour, Cuchillo, qui l'avait suivi et se trouvait derrière lui à peu de distance.

Pendant quelques instants, silencieux, le visage tendu par l'effort d'une pensée qu'on voyait naître, grandir, éclater enfin dans son regard, sans qu'il fût possible d'en connaître la nature, ses yeux mobiles, arrêtés à l'expression à la fois rudes et cynique, alternèrent de Cuchillo au dormeur et du dormeur à Cuchillo.

On eût dit qu'il pressait un double jugement, ou plutôt qu'il comparait les deux têtes de ces deux hommes différents.

En réalité il y avait de quoi.

Ces deux hommes se ressemblaient étonnamment.

Mêmes traits, pour ainsi dire, calqués l'un sur l'autre; même nature de cheveux et de barbe, bien que Cuchillo fût un petit peu moins brun que son Sosie, et ne portât que la moustache, au lieu de la barbe entière; même forme générale du corps, presque le même âge.

Le dormeur devait être le cadet, de deux ans au plus.

L'inconnu, de même que Cuchillo, était d'une beauté remarquable, malgré la fatigue et l'absence de soins qui le défiguraient en partie.

La seule différence, — celle-là toute à l'avantage de Cuchillo, c'est qu'il avait l'air moins intelligent, et n'était moins distingué; mais son expression, quoiqu'il fût endormi, offrait quelque chose d'une violence menaçante qui inquiétait, lorsque Cuchillo était assis près de lui, de la passion, ou se livrait à l'emportement de sa nature.

Rien de tout cela ne pouvait frapper ce dernier, qui, n'ayant point de glace où se mirer, ne se rendait pas compte de l'étrange ressemblance existant entre lui et l'inconnu.

— Eh bien, dit-il enfin avec impatience, quand tu auras fini de nous déviner tous les deux... Qu'est-ce qu'il y a ?

Louis Clermont ricana, sans répondre, puis, plongeant son visage dans ses mains, il parut, un instant, réfléchir profondément. Enfin, il releva la tête.

Sa loche et ses yeux étaient animés d'une malice infernale, et exprimaient une sorte de triomphe qui fit presque peur à Cuchillo.

— Voyons, reprit celui-ci, qu'y-t-il ? Devenir-tu fou ? Qu'est-ce qui te passe par l'esprit ? Répondras-tu, mille tonnerres !

Louis Clermont eut un rire silencieux qui montra toutes ses dents.

— Je ne me trompais pas ! murmura-t-il enfin. Je connaissais cet homme.

— Ah ! Eh bien ?

Mais, sans lui répondre, Louis Clermont secoua le dormeur, en lui criant d'une voix forte :

— A lève-toi, a-tu dormi. Debout l'amigo !

Le dormeur, réveillé en sursaut, bondit sur ses jambes, l'air effaré, les yeux hors de la tête, et, mettant la main sur son cou-deu, qu'il tira, le regard terrible :

— Ne me touchez pas ! s'écria-t-il, prêt à frapper, dans la posture d'un homme décidé à vendre chèrement sa vie.

— Eh ! là ! là ! du calme ! mon bon ! riposta ironiquement Louis Clermont : vous êtes avec des amis ; sans cela, il suffirait de votre réveil pour vous dénoncer !

— Mr. dévouer ! balbutia le malheureux d'un air épouvanté en essayant de se remettre, à la vue de ses deux compagnons de la veille, qu'il reconnaissait tout à coup.

Mais il était plus pâle qu'un mort, et un tremblement convulsif agitait tout son corps.

— On vous l'a déjà dit, poursuivit Clermont railleur : nous ne sommes pas des gendarmes et nous n'arrêtons pas les gens qui ont fait un malheur.

— Que voulez-vous dire ?... Je ne vous comprends pas... Je n'ai rien à craindre.

Toute cette conversation avait lieu en français, et l'inconnu paraissait le parler comme s'il eût été sa langue maternelle.

— Par ton, monsieur le marquis, reprit Louis Clermont, prenant sans transition un ton de politesse obéissante ; avant hier, dans la nuit, il y a eu à Ba-n-o-n-y-a, un meurtre, suivi d'incendie. O, le meurtrier, c'est vous, et c'est vous l'incendiaire !

VII

LE MARQUIS

Celui qu'on accusait ainsi, et que Louis Clermont venait de saluer du titre de marquis, resta, d'abord, comme foudroyé sur place.

La terreur et le désespoir décomposaient son visage bronzé, dont toute expression de dureté ou de violence menaçante avait disparu pour ne laisser plus reparaître que l'angoisse de l'homme qui se sent ou se croit perdu.

— C'est faux ! c'est faux ! Vous mentez ! balbutia-t-il enfin d'une voix étranglée, tant que ses yeux cherchaient quelque moyen de fuite ou de salut.

Vaine recherche, d'ailleurs. Dernier espoir de fou.

Il était à pied, et l'immense solitude qui l'environnait faisait une prière plus franchissable que les murs les plus élevés et les barreaux de fer les plus épais de la prison la mieux gardée.

Cependant, ceux auprès de qui il se trouvait, à cet instant, ne paraissaient nourrir aucun mauvais projet contre lui.

Louis Clermont gardait son expression de politesse, et avait pris une allure et une pose de gentleman qui contrastait singulièrement avec son costume, son aspect général et le ton de ses précédentes paroles.

Quant à Cuchillo, assez vivement surpris de ce coup de scène inattendu, il était ébloui que celui qu'on accusait de meurtre et d'incendie ne lui inspirait qu'une sorte de pitié, sans mélange d'horreur ou d'antipathie.

Il était trop habitué, depuis de longues années, à vivre en compagnie des pirates scélérats des deux mondes, pour ressentir ce premier mouvement d'indignation et d'effroi que le spectacle d'un criminel peut faire éprouver aux honnêtes gens.

— Voyons, monsieur le marquis, — reprit le vieux forçat, avec un accent où le respect se mêlait à l'expression de la sympathie.

— Vous êtes avec des amis, je vous le répète, et, si la terreur ne paralyse pas en partie vos facultés ordinaires, vous m'auriez déjà reconnu, comme je viens de vous reconnaître, malgré les années écoulées, et l'étrange costume sous lequel nous nous retrouvons l'un et l'autre.

— Je... je ne vous connais pas ; balbutia enfin l'étranger un

peu rassuré, mais toujours défiant, et ayant peine à se remettre de la secousse terrible qu'il venait de ressentir.

— Ah ! c'est que vous n'avez pas, comme moi, la mémoire du cœur. Mais je ne me trompe point, et, au premier regard, à la lumière du jour, je s'ai pas hésité. Procédons aux présentations. Cela achèvera de vous rassurer.

Son interlocuteur, maintenant, fixait sur lui des regards un peu moins troublés, et l'on voyait, sur son visage, l'effort de la pensée cherchant à rappeler d'anciens souvenirs encore confus, mais qui commençaient à pointer dans le cerveau.

— Ami, poursuivait Louis Clermont, d'une voix très-calme, en se tournant vers Cuchillo, j'ai l'honneur de te présenter monsieur le marquis Paul de Kandos, fils unique du duc de Kandos, vieux gentilhomme franc-comtois et millionnaire.

À ces paroles, Cuchillo ouvrit de grands yeux, tandis que le marquis pâlisait et rougissait tour à tour, en proie au terrible malaise de se voir si bien connu et d'entendre indiquer ainsi tous ses titres qui, à coup sûr, ne semblaient lui causer, dans ces conditions, aucun triomphe d'amour-propre.

Néanmoins, il n'essaya plus de nier et garda le silence, ne sachant ni ce qu'il devait dire, ni ce qu'il devait faire.

— Monsieur le marquis, ajouta Louis Clermont, je vous présente mon meilleur ami et mon vieux compagnon... d'épreuves, J. an Prunceau, dit Cuchillo.

Ce dernier eut un geste de stupeur.

— Mais tais-toi donc ! imprudent ! fit-il en se penchant à l'oreille de son compagnon.

— Laisse moi faire ! répliqua l'autre tout bas. J'agis à coup sûr !...

Il reprit haut :

— Il a eu des malheurs... dans le genre des vôtres... Seulement, moins chagrineux que vous... jusqu'à présent... il les a expiés fort durement par une condamnation à laquelle il a échappé, et il est venu demander un refuge à la pampa, ainsi que vous le faites vous-même, en cet instant.

« Vous voyez donc bien que, de son côté, vous n'avez rien à craindre, et qu'il n'est pas plus homme à vous dénoncer et à vous livrer, que je n'en suis capable moi-même. »

Le marquis de Kandos, puisque c'était bien lui, respira fortement pour la première fois.

Il était évident que, pour la première fois, il commençait à se rassurer sérieusement, en comprenant qu'il se trouvait en face de gens dont on ne pouvait dire qu'ils fussent la fine fleur de l'honnêteté... au point de vue des lois !

— Quant à moi, qui ai aussi eu ma part de malheurs... — continua le forgeron rusé, toujours sur le même ton distingué et sympathique qu'il avait brusquement adopté, — je serais homme à me faire tuer pour vous sauver, ou vous être utile...

« Voyons, Paul, ne reconnaissez-vous donc pas votre vieil ami, j'ose le dire, votre ancien compagnon, le guide de votre jeunesse, — Louis Clermont ? »

À ces mots, Paul de Kandos tressaillit des pieds à la tête, et il s'élança vers son interlocuteur, comme s'il voulait le considérer de plus près.

Louis Clermont lui saisit les deux mains.

— Oui, s'écria-t-il avec chaleur, regardez-moi bien. C'est moi, moi, vous dis-je !

— En effet, murmura le marquis avec stupeur. C'est bien vous... ici... sous ce costume... Mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus...

— Une vingtaine d'années ! Dame ! on a vieilli. Puis la vie a été dure, quelquefois ! Pourtant, je n'ai pas hésité !...

— Puis, je m'attendais si peu à vous trouver... dans ce désert...

— On était mieux dans les salons parisiens ou dans les casinos des villes d'eau, où la roulotte nous a si proprement muttoyés tous les deux, n'est-il pas vrai ?

Un nuage passa sur le front de Paul de Kandos.

— Ou, je me le rappelle... maintenant... fit-il d'un ton sombre.

Il s'arrêta et respira, accouant la tête, d'un air plus ouvert et plus joyeux.

— Peu importe... je suis heureux de vous retrouver... Ah ! cela fait du bien... cela rajeunit... et vous me sauvez !

— Parbleu !

— Ainsi, la fortune n'a pas été meilleure pour vous que pour moi ? ajouta-t-il en le regardant avec attention.

— Ma foi, non, à ce qu'il paraît... Et je le regrette, pour tous les deux.

— Cela devait être, après tout, répliqua le marquis avec un peu d'amertume. Nous ne prenions, ni l'un ni l'autre, à cette époque, le chemin qui mène à la fortune, à la considération, à la gloire... à l'honneur, ajouta-t-il tristement. Clermont, c'est vous qui m'avez perdu !

— Allez, mon cher ami, ne soyez pas injuste envers vous-même, et ne me faites pas plus grand que je ne le suis, vous avez de bien jolies dispositions !

— J'étais jeune, j'étais fou... je n'étais pas méchant, ni gangrené jusqu'à la racine... Si mon père n'y était pris autrement avec moi, et si je ne vous avais pas rencontré... au moment psychologique... comme disent les philosophes allemands... ma vie aurait pu, aurait dû être différente.

Je serais, aujourd'hui un homme raisonnable, riche... J'vivrais dans mes terres, près du duc... Et j'en serais pas réduit, misérable... à fuir, à me cacher... tremblant pour ma tête.

Il eut un frisson, s'arrêta et regarda autour de lui, comme s'il craignait d'y voir tous les représentants de la justice.

— Rassurez-vous, cher ami, interrompit Louis Clermont, J'arrive de Buenos-Ayres...

— Ah !

Le malheureux devint livide.

— Je sais tout !

Il baissa la tête.

— Mais nul ne vous soupçonne et ne se doute du rôle que vous avez joué dans l'affaire, qui passe pour un simple accident, pour un malheur fortuit, quoique terrible. La ville est dans un deuil véritable.

— Vous ne me trompez pas, pour me rassurer ? On ne sait pas ? On ne m'accuse pas ? On ne me recherche pas ?

— Pas le moins du monde. Il n'y avait pas de témoins. Quand on est venu, l'incendie empêchait de pénétrer dans la maison... Il a tout détruit... tout ! répéta Louis Clermont avec une intention marquée.

— Tout ? tout ? reprit le marquis d'une voix où l'on sentait l'écho lointain d'une véritable horreur mêlé à une sorte de joie farouche.

— Oui !

Il y eut un silence.

Paul de Kandos essuyait son visage baigné de sueur.

Tout à coup son expression changea, et ce fut avec un brus-

que regard de colère terrible, quoique d'une voix sourde, qu'il reprit :

— Mais alors comment avez-vous su...

— Qui c'était vous ?

— Oui, fit-il d'un geste de tête et l'air menaçant.

— Mon cher marquis, il était visible, hier au soir, que vous fûtes, lorsque la providence vous conduisit près de nous. Vous aviez la tête et les jambes d'un homme qui a peur... Vous suivez le crime, quoi !

— Puis, de plus, vous nous avez menti, en disant que vous veniez de Chivilloy, alors que vous couriez le dos à Bagnos-Ayres... Enfin, en vous offrant le maté, je constatai qu'une moitié de votre barbe était brûlée.

L'ex-compagnon de Louis Clermont porta une main convulsive à son visage et tâta sa barbe.

La main retomba découragée.

— Quand je sus l'événement, ce matin, poursuivit l'ancien forger, je devinaï que vous en étiez l'auteur...

— Avez-vous ne le sachiez pas, vous n'avez pas de preuves ?

— Aucune... Votre réveil vous déçoit, encore... Et j'ai prêché le faux pour savoir le vrai ! Voilà toute l'histoire. Maintenant vous avez avoué !

— C'est indigne, ce que vous avez fait là, Clermont ! répondit le marquis avec une fureur concentrée.

— Si je vous ais en abusé, oui. Mais nous sommes amis... Je vous le prouverai. Et vous vous félicitez, avant peu, d'avoir un cœur à qui vous fier, des auditeurs à qui tout tout raconter. Cela soulage et console !

Le marquis hésita un instant.

Son regard était devenu sombre : cela ne dura pas.

— Soit ! fit-il alors... Peut-être avez-vous raison ! En tout cas, puisque vous avez la moitié de mon secret... je vous dirai le reste... Et, si vous pouvez m'arracher l'anguisse qui m'opprime, depuis cet instant affreux, eh bien... je sera encore votre obligé.

— Parlez donc ! Cuchillo, ici présent, est un autre moi-même. Depuis treize ans, nous ne nous sommes pas quittés. Un, comme les doigts de la main, on peut le dire.

— On parle sans cesse de ce faux de l'amour ! ajouta-t-il à demi-voix, de son ton gouailleux. Il y en a d'autres... qui unissent encore davantage ! Lui, c'est moi, moi, c'est lui. — Nous sommes trois, mais ça ne fait que deux. Vous pouvez tout dire devant lui, et je n'écouterai rien sans lui.

— Ma foi, ce ne sera pas trop tôt ! s'écria enfin Cuchillo qui assistait à cette conversation en silence ; car j'ai bien aimé de comprendre ce qui se passe, et, jusqu'à présent, je n'y vois goutte.

— C'est qu'il y a des choses de ma vie que tu ne connais pas encore. M. le marquis va te mettre au courant.

VIII

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC PAUL DE KANDOS

Les trois hommes s'étaient rapprochés.

Sur un geste de Louis Clermont, ils s'étendirent à terre, près de la lourde voiture dont l'ombre les protégeait contre l'ardeur du soleil.

Les deux anciens forgers roulèrent une cigarette, et l'allumèrent tranquillement, en gens décidés à ne négliger aucune de leurs aises, au moment d'entendre un long récit, auquel Cu-

chillo était loin de prévoir l'intérêt passionné, terrible, qu'il allait bientôt y prendre.

Qui dit pu se douter que la vie de ces deux hommes, l'un fils de famille, portant un grand nom ; l'autre, enfant de l'amour et du hasard, né et élevé dans le ruisseau, se trouvait si intimement unie, bien qu'ils fussent complètement inconnus l'un à l'autre, que chaque parole du marquis serait, avant peu, un coup de poignard pour le fugitif échappé du bagne ?

Tous deux se regardaient, pourtant, avec une certaine surprise dont la cause exotique leur échappait.

A chacun d'eux, l'autre ne paraît pas absolument étranger.

Louis Clermont, à qui cette surprise et cette investigation disordré, inconsciente, pour ainsi dire, n'échappait point, en souriait dans sa barbe.

Lui seul, en effet, avait la clef de leurs sensations, à cet instant ; de sorte que lui seul possédait le secret de l'avenir prochain et prévoyait les événements tragiques qu'allait certainement produire la rencontre de ces deux individus placés aux extrémités de l'échelle sociale, et que le vice et le malheur réunissaient, enfin, pour la première fois.

Ce qui intriguait Cuchillo et Paul de Kandos, c'était, en effet, leur étrange ressemblance réciproque ; — ressemblance dont ils ne se rendaient pas compte, mais qui faisait, pour chacun d'eux, l'autre avoir quelque chose de déjà vu, de déjà connu, dont ils ne pouvaient s'expliquer le motif, étant certains de n'avoir jamais eu aucun rapport ensemble.

Il y eut un instant de silence.

Paul de Kandos se baissait inquiet, hésitant, troublé. Il était visible que le récit qu'on attendait de lui, lui était particulièrement pénible.

L'orgueil devait faire le fond de sa nature et être le mobile dirigeant de ses actions.

Or, en ces conditions, il souffrait de l'affect misérable sous lequel il apparaissait à un étranger, — si misérable que cet étranger fût lui-même, — et il lui répugnait d raconter ainsi, tout d'abord, le fait criminel, ou, tout au moins, coupable, qui venait de couronner de longues années d'une vie qui avait eu ses jours brillants.

On eût dit que Louis Clermont lisait dans sa pensée, et qu'il désirait ainsi, de son côté, reculer l'heure de l'avou dernier, laisser, le plus longtemps possible, dans l'ombre, l'événement auquel il avait fait allusion, à son tour de Bagnos-Ayres, sans vouloir l'expliquer à Cuchillo, car il s'écria brusquement :

— Monsieur le marquis, je devine. Je comprends votre embarras et vos hésitations. Moi, je vous connais... Je sais qui vous êtes, et ce que vous valez... mais mon ami Cuchillo l'ignore, après tout.

— D'autre part, il y a une vingtaine d'années que les circonstances nous ont séparés... et j'ai vous aimé trop, j'ai m'intéressé trop toujours à mon ancien copain, à mon ancien compagnon de jeunesse, pour ne pas avoir envie d'apprendre, de votre bouche, ce que vous avez fait, ce que vous êtes devenu, qu'elles circonstances fatales vous ont amené, à votre tour, au campement de deux prosaïtes réfugiés dans la pampa.

— Commencez donc par le commencement ; dites nous votre existence par le menu. Ce que je sais déjà, j'y entendrai de nouveau, avec plaisir... cela me rappellera, et me rappellera un passé que j'aime, parce qu'il me fut commun avec vous...

— Ensuite, vous aborderez les années où je vous ai perdu de

vue... jusqu'au jour... marqué d'une croix fatale, qui vous a enfin ramené près de moi !

Paul de Kaudos l'écoutait attentivement ; il fit un signe d'acquiescement empreint, et parut vivement soulagé d'une proposition qui lui permettait d'entamer son long récit par la partie brillante, et ajournait l'aveu de choses terribles qu'il venait d'accomplir, et dont le seul souvenir auerrait la pâleur sur son visage et le frisson dans ses veines.

— Soit ! répondit-il, sans hésiter. Je le préfère ainsi. Car le dénouement actuel de ma vie, — sa vox sabbat légèrement, — n'est que la suite, la conséquence non indolente, des faits antérieurs, et, pour comprendre l'acte affreux... (il grigna des dents et ses yeux retrouvèrent leur regard farouche et menaçant) que je viens d'accomplir, il faut reculer tout le reste.

Il passa la main sur son front, avec une sorte de rage, et reprit, en s'adressant à Cuchillo :

— S. donc monsieur à la patience de m'écouter...

— Parlez dit Cuchillo. Je suis aussi une victime de certaines circonstances indépendantes de ma volonté, et ce que vous venez de dire de votre existence, n'applique trop bien à ma propre existence pour que je ne suis pas un auditeur... tel que vous devez le désirer.

— Et moi, je vous le jure, interrompit Clermont, de sa voix à demi-raillée, que jamais vous ne trouverez un auditeur plus ardent, plus passionné, qui prenne plus de part à vos aventures... quelles qu'elles soient.

— Surtout, n'oubliez rien, monsieur le marquis. Ne négligez aucun détail, je vous en prie !

Il eut un moment silencieux, auquel ses deux compagnons préoccupés ne firent point attention, et le nouveau venu commença en ces termes :

— Ainsi que Louis Clermont vient de vous le dire, monsieur, — il s'adressait tout particulièrement à Cuchillo, — je m'appelle Paul de Kaudos ; je suis marquis et fils unique, comme unique héritier du vieux duc de Kaudos, trois ou quatre fois millionnaire.

— Je porte donc le nom d'une des plus anciennes familles de la Franche-Comté, famille d'origine portugaise, ainsi que l'indique la terminaison du nom, bien que l'orthographe s'en soit défigurée par la suite, grâce au changement du C primitif en K.

— Je puis le dire, ajouta-t-il avec une sorte de bravade audacieuse, le nom de Kaudos est l'un des plus beaux noms de France.

— Comme tout en portes l'un des plus laids, interrompit Louis Clermont de sa voix gouailleuse et strident.

Ceci s'adressait à Cuchillo, qui tres-sautait, pâlit et laissa à son compagnon un regard tout chargé de colère.

Néanmoins il se tut.

— Nul n'aurait dû être plus heureux et plus envié que moi, reprit Paul de Kaudos ; nul n'aurait dû avoir une vie plus large et plus facile.

Il terra les poings.

— Nul n'a eu une vie plus mêlée, plus pénible, plus misérable souvent, et finalement plus atroce !

— Bant ! bant ! fit Louis Clermont. Il reste toujours les millions du duc, ça vivait toujours, n'est ce pas ?

— Toujours, oui... mais bien vieux, bien cassé, bien près de sa fin, paraît-il.

— Tant mieux ! murmura philosophiquement l'ex forçat, entre haut et bas. L'héritage n'en est que plus proche, puisque la loi ne permet pas de déshériter les héritiers directs.

Paul de Kaudos n'entendit pas, ou parut ne pas entendre.

— Il est même devenu aveugle, m'a-t-on dit, et voilà des années qu'il n'a pas quitté sa chambre.

— Ah ! s'écria vivement Louis Clermont, en se relevant sur un coude. Ah ! ah ! il est aveugle ? Le pauvre homme !

— Et si, vous n'avez pas trop à vous plaindre, et tout vieux que je suis, aujourd'hui... et la Providence me tenait en réserve un père riche à trois ou quatre millions... dont je serais l'héritier incontestable... eh bien, ma foi, je ne me lamenterais pas...

— Qu'en dis-tu, Cuchillo ? Crois-tu que cela changerait notre position ? Ah ! la fortune, un bon petit château, le bonnet petit gros-rouge... Comme cela faciliterait l'existence et vous transformerait un homme !

— Oui, répondit Cuchillo sourdement, mais tout le monde ne peut pas être fils de duc et millionnaire ; il paraît même que cela n'empêche pas toujours de dégrégoier, car M. le marquis ne me semble pas, pour le quart d'heure, beaucoup mieux loti que nous.

— C'est la suite de mon père, répliqua avec violence le marquis, prenant, sans doute, cette observation pour un bâton ou une leçon indolente.

Cui, c'est sa faute. C'est son avarice, sa dureté, son étroitesse d'esprit, son égoïsme, qui m'ont tout gâté qui m'ont privé !

Ce n'était pas un méchant homme, peut-être, et je crois qu'il m'a aimé... à sa façon ; mais sa nature ne pouvait se plier à ses idées de discipline et d'autorité paternelle... à l'usage de moi.

Comment j'étais grand homme, tous ceux qui m'approchaient me le disaient, me le prouvaient, et tout cela ne me rapportait rien ! A lous donc ! C'était de devenir enrégé !

— Je ne comprends pas, fit Cuchillo d'un air étonné.

— C'est pourtant bien simple. D'abord, je dois vous dire que j'ai perdu ma mère tout enfant. Je ne l'ai guère connue. Or mon père, resté seul maître et directeur de mon enfance, homme de caractère ombre et têtu, renfermés dans ses immenses propriétés du Doubs, qu'il ne quitta plus à partir du moment où j'atteignis ma dixième année, devint chaque jour plus avare et plus dévot.

— Sous prétexte de certains principes religieux, ou, plutôt, par égoïsme grossier dans votre position et par manie ridicule, il me fit élever aussi durement qu'un fils de paysan, en me soumettant à une sorte de règle monacale. Vêtu de gros vêtements nourris d'une façon "simple et frugale," pour employer ses propres termes, sachant que j'aurais pu vivre dans l'abondance, j'étais privé de tout, et traité comme un chien.

— Toutes mes actions étaient réglées à la minute, sans que jamais on tombât une infraction, si faible qu'elle fût, à la discipline qu'on m'imposait.

— En été, je me levais au petit jour, comme nos paysans, et mon père lui-même, d'ailleurs. En hiver, on me faisait habiller, grolotant et désespéré, à la lumière de la chandelle.

— "C'est plus sain ! disait mon père. Il faut se lever de bonne heure !"

— Pourquoi ça ? On ne l'a jamais su ! Il faut se lever quand on a envie, et dormir son saoul, que diable ! Ah ! je me les rappelle toujours, ces épouvantables maillottes d'hiver, ou j'enfrais les yeux à la lueur suave d'une mauvaise chandelle. C'était lugubre ! Le silence régnait partout, autour de nous, car nous habitons en pleine campagne.

— Les ténèbres épaisses remplissaient l'atmosphère humide ou glacée ! Il faisait froid dans la pièce immense et sombre. La pluie cognait tristement contre les vitres, où le vent pleurait avec de longs soupirs d'agonisant.

— Il fallait quitter mon lit tiède, m'habiller à la hâte, après m'être aspergé d'eau rude et glacée, puis me mettre devant une

table, encore tout engourdi, mal réveillé, g-lé jusqu'à la moelle des os, et travailler bêtement : — écolier des l'gms, apprendra mon caté l'isme, lire du latin et du grec ! Pouch !

J' me figure qu'un condamné à mort, qu'on exécute avant le jour, pour lui annoncer que sa dernière heure est venue, ne doit pas beaucoup plus souffrir que je n'ai souffert ainsi, chaque matin, pendant un dozen d'années.

Le marquis eut un geste de rage, puis il reprit :

— Mon père, toujours suivant ses idées, prétendait que le dernier représentant de la noble famille de Kandoz ne pouvait aller au collège, avec les premiers manants venus. Il avait lu, quelque part, qu'il était "grand genre" de faire donner chez soi une éducation particulière à son fils. Et ainsi fit-il.

« C'était sa seule dépense pour moi ! Il aurait bien pu l'économiser, avec le reste.

« J'avais pour professeurs de vieux instituteurs fourbus et maussades, ou de pauvres diables de rhémanistes cafards, qui me faisaient piocher, quatorze heures par jour, le "De virtis" et les "Actes des Apôtres, puis un tas de choses aussi réjouissantes. Cela m'abrutissait !

« — A sept heures, j'avais un quart d'heure pour avaler un morceau de pain sec. Encore une théologie paternelle :

« — Le pain sec et l'eau claire fortifient l'esprit des enfants.

« Après, je me remettais au travail jusqu'à midi.

« A midi, on dîna. Je m'assoyais à table, entre le duo et mon père pieux. Je ne devais pas parler pendant le repas.

« — Les enfants doivent attendre qu'on les interroge.

« On ne m'interrogeait jamais. Je ne devais pas demander d'un plat qui m'aurait plu, ni si j'en avais pu.

« Les enfants doivent attendre qu'on les serve.

« Et on ne me servait jamais qu'une fois.

« Je buvais de l'eau.

« Les enfants ne doivent pas boire de vin.

« Ce qui fait que, plus tard, j'allais, en cachette, me saouler chez nos paysans !..

« — Oh, j'en sais quelque chose, interrompit Louis Clermont en ricanant.

« — Patience ! quand vous arrivâtes à la maison, nous allions nous griser ensemble !

« Je ne devais pas mettre plus d'un quart d'heure à mon repas. Le dessert arrivé, on me renvoyait dans le jardin.

« Les enfants ne doivent pas manger de friandises. Cela leur gâte les dents et les rend gâteux.

« Pendant ce temps on buvait, on se régala à la table de papa ; car il aimait la bouteille et les bonnes choses. — C'était mon moi que dépense, en dehors de mes précepteurs, qui aimaient tous, eux aussi, les plaisirs de la table, les seuls qui ne soient pas défendus aux gens d'église et aux dévots.

« Moi, j'étais dans le jardin, où j'avais une heure pour m'amuser, — tout seul, — et me dégoûter les membres, hiver comme été.

« Les enfants ne doivent pas s'occuper des intempéries des saisons !

« C'est alors que, comme un voleur, je me bourrais de fruits verts ou pourris, selon les hasards de la maraude.

« Au bout d'une heure, g-lé ou révi, cela dépendait du calendrier, on me recollait devant le "De virtis" et les "Actes des Apôtres," j'étais à six heures, où l'on se remettait à table.

« A cette heure là, je n'avais droit qu'à la soupe. — Les enfants ont tous horreur de la soupe. — Aussi les parents ont-ils déploré, dans leur profonde sagesse, qu'il n'y a rien de plus

sain et de meilleur pour les enfants. Ma soupe avalée, — au lit.

« Les enfants ne doivent pas souper ! »

« On n'a jamais su pourquoi ! mais c'était ainsi.

« Et le lendemain, cela recommença !

Croyez-vous que c'était la peine d'être marquis, fils de duo et de milliardaire ? Mais les malheureux enfants de ma misérable payanne étaient cent fois plus heureux que moi ! Au moins, ils n'avaient pas de pieds pleurés, et ils travaillaient aux champs, puis ils avaient leurs petits camarades. Moi, une grandeur m'attachait au rivage. C'est à-dire que je m'embêttais !.. Non, on ne s'est jamais autant embêté que moi !..

« Et les jours de fête donc ! Quand il y avait des soirées aux environs du château ! Jamais un sou sur moi pour m'acheter un jouet ou un gâteau, ou un morceau de galate de payan !

« — Les enfants n'ont pas besoin d'argent !

« Encore un aphorisme, inventé par l'avarice des parents !

Pourquoi n'auraient-ils pas d'argent ? Est-ce qu'ils n'ont pas des besoins et des désirs comme d'autres ? Si bien qu'un beau jour j'en vins à voler des sous aux domestiques, pour m'acheter du pain d'épices dont j' me fis un plat un peu indigestion.

« C'est ainsi que j'atteignis mes dix huit ans, et c'est à ce moment que le mécontentement de mon père me fut déclaré que je devenais idiot et anémique, et que j'avais besoin de prendre de l'exercice et de développer mon corps maligre, l'auteur de mes jours se donna à me faire donner des leçons d'escrime et d'équitation, par un certain Louis Clermont, ici présent !..

IX

OU CELUI QUI DOIT FORMER LE CORPS DÉFORME L'ESPRIT

— Rien de plus exact, interrompit Louis Clermont. Je lis ton étonnement dans tes yeux. Tu croyais me connaître et tu ignorais toute cette partie importante, ainsi que mes rapports avec la noble famille de Kandoz.

— J'ai vu, et je ne m'explique pas ta discrétion à ce sujet.

— Mon bon, il ne faut jamais tout dire, même à son meilleur ami.

Il ricana silencieusement.

Mais le moment est venu de combler cette lacune, ajouta-t-il sur un ton singulier. Vous permettez, monsieur le marquis, que je vous interrompe pour quelques instants ?

— Oui, allez ! fit Paul de Kandoz, l'air sombre, et retombés dans quelque préoccupation douloureuse.

« — Eh bien, cher ami, lorsque j'arrivai chez le duo de Kandoz j'avais trente ans !.. J'étais ruiné pour la seconde fois. Après avoir mangé, ou plutôt été jéré par les feutres et perdu au jeu l'héritage paternel, je venais de continuer la même œuvre avec la dot de ma femme, car tu sais que je m'étais marié pour rétablir mes affaires !..

« — Oh, et tu étais même père, si j'ai ne me trompe !..

« — D'un petit gâtard qui doit être grand, s'il n'est pas mort !.. Or, les chevaux se battent à l'écurie, quand il n'y a plus de foin, ce qui fait que, les deux larmes de M. de Clermont, de ses reproches, de ses airs de victime, n'ayant plus du mariage que la femme et le "goose," sans un rai de crédit, criblé de dettes, poursuivi, humilié, j'abandonnai tout, et filai en province, à la recherche d'une bonne chance, comme Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. Mon étiquette me conduisit en France-Côtié.

« C'est sur la frontière de la Suisse, où, le cœur échauffé je me serais réfugié, si mes créanciers avaient découvert ma retraite.

« Là, je tombai dans la misère noire, et je restai en plan à l'hôtel, où je ne pouvais payer ma dépense.

« J'allais faire quelque mauvais coup, quand j'appris que le duo de Kandoch rachait un maître d'armes pour compléter l'éducation de son fils et couronner l'édiffice, en développant les muscles du jeune homme, pas mal étiolé par l'abus du grec et du latin.

« Mon hôtelier, craignant de n'être jamais remboursé de ses avances, m'offrit la place, en se faisant fort de me la faire obtenir si j'y consentais. C'était un dévot... Ils le sont tous là-bas ! Et, en faisant agir quelques curés de ses connaissances, rien n'était plus facile.

« Je ne savais où donner de la tête. Maître d'armes et d'équipation, la chose me parut difficile. Le duo était millionnaire. Je pensai que la fréquentation de ces millions ne pouvait que m'être agréable ou avantageuse... qu'il en resterait toujours quelque chose aux doigts d'un homme habile... et puis ce la me donnerait le temps d'attendre... de me retourner... Bref, j'acceptai !

« On me présenta au duo. Il me déplut et j'en eus plus de la sorte que j'entrerais chez lui pour enseigner le cheval et l'épée à M. le Marquis, moyennant le vivre et le couvert, plus cent cinquante balles par mois... De quoi m'acheter des cigares !

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

UN COQ EN FÊTE !

Le matin de Noël, madame Pierre Boudreau, de Saulnierville, Bas-S.-Marie, se rendit à son poulailler et donna l'avoine à ses poules pour leur déjeuner. Dans l'avant-midi elle remarqua que les poules agissaient d'une manière étrange, et le coq était étendu apparemment mort.

Mme Boudreau, voulant tirer profit du défunt coq, le pluma, à l'exception des ailes et de la queue, et le jeta sur le tas de fumier, étant convaincue qu'il avait été empoisonné.

Vers midi, à la surprise de tout le monde, on vit le coq se promener gaiement autour du poulailler, malgré qu'il était dépourvu de son riche plumage. Mme Boudreau l'emporta à la maison et l'habilla, et on dit qu'il se porte bien.

Mme Boudreau, voulant connaître la cause de ce phénomène, se rendit à la grange, examina le baril d'avoine et, à sa surprise, elle constata qu'on y avait placé une bouteille d'au-tre-vin qui s'était répandue sur le grain, ce qui expliqua le mystère. Le coq était mort comme beaucoup d'autres.

VARIÉTÉS

Définition logique :

—E avec Durand, qu'est ce qu'un mortier ?

—M'sieu, c'est un engin d'artillerie qui donne la mort !

..*

Un mendiant de profession, au baron Rapineau :

—Je suis à j-un depuis deux jours et je viens...

—Je comprends, dit le baron en allant à son bureau, et je vas tâcher de vous venir en aide.

Puis il ajoute, après avoir écrit quelques mots :

—Tenez, voici, pour M. Merlati, une lettre de recommandation.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongeey ; Les Héritiers du Pognard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Pognard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau Rouge ; La Damoiselle du Cloquidme ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtres de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, Éditeurs ;

Boite-1986

475-Rue Craig, Montréal.